

à la rencontre d'un poète...

Yves Bonnefoy

c'est Claire GRUSON, Paris
qui nous invite à cette rencontre

Yves Bonnefoy est né en 1923. Son oeuvre est prolifique et pourtant il se méfie des mots du livre. Issu d'une famille d'instituteurs et d'ouvriers, il vit à Tours une enfance solitaire où le rêve d'un monde plus lumineux s'incarne dans un ailleurs : c'est la maison du grand-père, en Aveyron, qu'il rejoint en été : «*Là sans doute des fruits avaient commencé à mûrir [...] les prunes seraient fendues et en cela évidentes, ouvrant aux guêpes errantes davantage l'être que la saveur — et je pleurais presque, d'adhésion. L'exil était terminé.*» Après son bac, il choisit d'étudier les mathématiques tout en éprouvant une attirance essentielle pour la poésie. Il fera plus tard des études de philosophie et d'histoire de l'art. Il fréquente le groupe surréaliste puis s'en sépare, préoccupé d'une poésie orientée vers **la présence** simple, fragile et singulière de ce qui est et avec lequel il faut vivre.

Il se demandait comment il pourrait dire ces grands blocs rouges, cette eau grise, argentée, qui glissait entre eux en silence, ce lichen sombre à diverses hauteurs du chaos des pierres. Il se demandait quels mots pourraient entrer comme son regard le faisait en cet instant même dans les anfractuosités du roc, ou prendre part à l'emmêlement des buissons sous les branches basses, devant ce bord de falaise qui dévalait sous ses pas parmi encore des ronces et des affleurements de safre taché de rouille. Pourquoi n'y a-t-il pas un vocable pour désigner par rien que quelques syllabes ces feuilles mortes et ces poussières qui tournent dans un remous de la brise ?

La Vie errante, 1997

La lumière profonde a besoin pour paraître
D'une terre rouée et craquante de nuit.
C'est d'un bois ténébreux que la flamme s'exalte.
Il faut à la parole même une matière,
Un inerte rivage au-delà de tout chant.

Il te faudra franchir la mort pour que tu vives,
La plus pure présence est un sang répandu.

Du mouvement et de l'immobilité de Douve, 1953

[...]
Regarde,
Ici fleurit le rien : et ses corolles,
Ses couleurs d'aube et de crépuscule, ses apports
De beauté mystérieuse au lieu terrestre
Et son vert sombre aussi, et le vent dans ses branches
C'est l'or en nous : or sans matière,
Or de ne pas durer, de ne pas avoir;
Or d'avoir consenti, unique flamme
Au flanc transfiguré de l'alambic.

«La terre», *Dans le leurre du seuil, 1975*

Je redresse une branche
Qui s'est rompue. Les feuilles
Sont lourdes d'eau et d'ombre
Comme ce ciel, d'encore

Avant le jour. Ô terre,
Signes désaccordés ; chemins épars,
Mais beauté, absolue beauté,
Beauté de fleuve,

Que ce monde demeure,
Malgré la mort !
Serrée contre la branche
L'olive grise.

«Que ce monde demeure»,
Les Planches courbes, 2001

.../...

Une pierre

Le jour au fond du jour sauvera-t-il
Le peu de mots que nous fûmes ensemble ?
Pour moi j'ai tant aimé ces jours confiants, je veille
Sur quelques mots éteints dans l'âtre de nos cœurs.

Pierre écrite, 1975

Yves Bonnefoy

[...]

Regarde, diras-tu, cette pierre :
Elle porte la présence de la mort.
Lampe secrète c'est elle qui brûle sous nos gestes,
Ainsi marchons-nous éclairés.

Une pierre

Tout était pauvre, nu, transfigurable,
Nos meubles étaient simples comme des pierres,
Nous aimions que la fente dans le mur
Fût cet épi dont essaïmaient des mondes.

Nuées, ce soir,
Les mêmes que toujours, comme la soif,
La même étoffe rouge, dégrafée.

Imagine, passant,
Nos recommencements, nos hâtes, nos confiances.

La Pluie d'été, 1999

«L'Orangerie»,
Du mouvement et de l'immobilité de Douve, 1953

[...]

Les mots comme le ciel
Aujourd'hui,
Quelque chose qui s'assemble, qui se disperse.

Les mots comme le ciel,
Infini
Mais tout entier soudain dans la flaque brève.

«L'épars, l'indivisible»,
Dans le leurre du seuil, 1978

[...]

Ô poésie,
Je ne puis m'empêcher de te nommer
Par ton nom que l'on n'aime plus parmi ceux qui errent
Aujourd'hui dans les ruines de la parole.
Je prends le risque de m'adresser à toi, directement,
Comme dans l'éloquence des époques
Où l'on plaçait, la veille des jours de fête,
Au plus haut des colonnes des grandes salles,
Des guirlandes de feuilles et de fruits.

Je le fais, confiant que la mémoire,
Enseignant ses mots simples à ceux qui cherchent
A faire être le sens malgré l'énigme,
Leur fera déchiffrer, sur ses grandes pages,
Ton nom un et multiple, où brûleront
En silence, un feu clair,
Les sarments de leurs doutes et de leurs peurs.

«Dans le leurre des mots»,
Les Planches courbes, 2001

.../...

Peintre
Dès que je t'ai connu je t'ai fait confiance,
Car tu as beau rêver tes yeux sont ouverts
Et risques-tu ta pensée dans l'image
Comme on trempe la main dans l'eau, tu prends le fruit
De la couleur, de la forme brisées,
Tu le poses réel parmi les choses dites.

Peintre,
J'honore tes journées, qui ne sont rien
Que la tâche terrestre, délivrée
Des hâtes qui l'aveuglent. Rien que la route
Mais plus lente là-bas dans la poussière... [...]

«Dedham vu de Langham»,
Ce qui fut sans lumière, 1987

Lieu de la salamandre

La salamandre surprise s'immobilise
Et feint la mort.
Tel est le premier pas de la conscience dans
les pierres,
Le mythe le plus pur,
Un grand feu traversé, qui est esprit.

La salamandre était à mi-hauteur
Du mur, dans la clarté de nos fenêtres.
Son regard n'était qu'une pierre,
Mais je voyais son cœur battre éternel.

O ma complice et ma pensée, allégorie
De tout ce qui est pur,
Que j'aime qui resserre ainsi dans son silence
La seule force de joie.

Que j'aime qui s'accorde aux astres par l'inerte
Masse de tout son corps,
Que j'aime qui attend l'heure de sa victoire,
Et qui retient son souffle et tient au sol.

Vrai lieu

Du mouvement et de l'immobilité de Douve, 1953

La poésie pour Bonnefoy n'est pas un exercice solitaire de qui méditerait sur son intériorité. C'est une sorte de conversation tendue vers l'échange. En témoignent sa réflexion sur les oeuvres du passé, son dialogue incessant avec philosophes, poètes et peintres (ils créent ensemble des revues et publient des oeuvres communes), son activité d'enseignement et de traduction (notamment de Shakespeare). Ses écrits ont pour objet le rapport au monde, dans le temps présent alors que

«partout sur terre
Injustice et malheur ravagent le sens
Que l'esprit a rêvé de donner au monde...»

Dans un monde désenchanté, sa poésie est ressaisissement, exigence inlassable d'unité et de sens.

Je m'éveillai, c'était la maison natale,
L'écume s'abattait sur le rocher,
Pas un oiseau, le vent seul à ouvrir et fermer la vague,
L'odeur de l'horizon de toutes parts,
Cendre, comme si les collines cachaient un feu
Qui ailleurs consumait un univers.
Je passai dans la véranda, la table était mise,
L'eau frappait les pieds de la table, le buffet.
Il fallait qu'elle entrât pourtant, la sans-visage
Que je savais qui secouait la porte
Du couloir, di côté de l'escalier sombre, mais en vain,
Si haute était déjà l'eau dans la salle.
Je tournais la poignée, qui résistait,
J'entendais presque les rumeurs de l'autre rive,
Ces rires des enfants dans l'herbe haute,
Ces jeux des autres, à jamais les autres, dans leur joie.

La maison natale. Les planches courbes 2001

La même voix, toujours

Je suis comme le pain que tu rompras,
Comme le feu que tu feras, comme l'eau pure
Qui t'accompagnera sur la terre des morts.

Comme l'écume
Qui a mûri pour toi la lumière et le port.

Comme l'oiseau du sir qui efface les rives,
Comme le vent du soir soudain plus brusque et froid.

A une terre d'aube
Du mouvement et de l'immobilité de Douve 1953

Claire GRUSON